

préparer le poison dont il était certain que Tamanou n'avait pu se procurer l'antidote.

En quelques secondes, une sueur froide couvrit le corps de l'Européen. Quoique familiarisé avec l'idée de la mort, il connaissait trop les affreuses souffrances que causent les poisons dont les sorciers possèdent et se transmettent le secret, pour ne pas être effrayé de l'idée qu'il allait lui-même les subir dans quelques minutes. Puis, il pensait à ses compatriotes, à ses deux nièces, à Juliette surtout, pour laquelle il s'était pris d'une profonde amitié. Tout cela passa devant ses yeux comme un éclair.

—Je crois que Tamanou a peur, reprit Tazilé avec un méchant sourire. Veut-il reculer ?

—Non, répondit M. Novéal en faisant un suprême effort pour dompter son émotion.

—Maintenant, dit Mbourousonmé, qui se leva appuyé sur son assagaye, que Barouli décide entre vous.

Il fit un petit discours en l'honneur de Barouli et de lui-même, car les Africains ne rougissent nullement de faire leur propre éloge ; puis, revenant enfin à l'objet principal de la séance, il prononça les mots sacramentels :

—Ceci est la volonté du roi et le jugement de

Barouli. Que les serviteurs fidèles aient toujours dans leurs cases du sorgho, de la viande, de la boyalva, de la graisse d'hippopotame, du chanvre et de belles femmes ; que leurs ennemis expirent dans les tourments, et que leurs entrailles soient dévorées par les chacals et les hiènes ! Buvez !

Un frémissement courut parmi les spectateurs en voyant les deux sorciers élever leurs coupes.

Au moment de porter la sienne à ses lèvres, Tamanou s'arrêta brusquement. Tazilé, qui le surveillait du coin de l'œil, suivit naturellement son exemple.

—Grand roi, dit M. Novéal, Barouli veut une épreuve loyale et décisive. Il méprise les ruses et les artifices. Nous autres sorciers et *médecins des eaux* que favorise sa protection, nous connaissons des recettes qui détruisent l'effet du poison, qui est mortel pour tout autre que pour nous. En cette occasion, il ne faut pas que nous puissions les employer.

—Non, certes, dit le roi.

—Eh bien ! Tazilé a sur lui l'antidote du poison qu'il va prendre.

—Ce n'est pas vrai ! s'écria le Batonga.

(A continuer.)

## LE PORTEFEUILLE ROUGE.

(Suite.)



QUAND il se trouva sur le trottoir de la grande rue, suivant un commissionnaire qui portait sa valise au bureau de la voiture d'Epinal, tout le monde se retourna pour le voir passer, les hommes avec curiosité, les femmes avec admiration.

—Drôle de petit jeune homme ! dit près de lui un bourgeois naïf.

Le voyageur s'arrêta brusquement, fit siffler sa cravache, et lança un si foudroyant regard au bourgeois stupéfait, que ce dernier, pressentant une provocation imminente, tourna sur ses talons, hâta le pas et disparut à l'angle de la rue la plus proche, en pliant les épaules.

On arriva.

—Monsieur, demanda le voyageur au buraliste, avez-vous une place pour Epinal ?

—J'en ai deux, monsieur....sur la banquette, à côté du conducteur.

—J'en prends une.

—Hue ! cria le postillon et l'attelage partit à un trot rapide, qui devait, singulièrement se ralentir aussitôt que la diligence serait sortie de la ville.

Le conducteur exhiba triomphalement une de ces énormes pipes en porcelaine dont le voisinage de l'Alsace rend l'usage extrêmement commun dans une partie de la Franche-Comté, il la bourra

de tabac-caporal, et il se disposait à l'allumer, quand, jetant un regard sur son compagnon de banquette, il le trouva si frêle, si mignon, si délicat, qu'il fut pris d'une sorte de scrupule inusité, et qu'il lui demanda, en soulevant à demi sa casquette de drap bleu, soutachée d'argent :

—L'odeur de la pipe ne vous incommode pas, mon jeune monsieur ?

—M'incommoder ! s'écria Léon Randal, par exemple ! j'en use moi-même.

—Ah bah ! Vous fumer ?

—Comme un homme.

A votre âge !

—Quel âge me donnez-vous donc ?

—Dame ! je ne sais pas au juste.....quinze ou seize ans tout au plus.

—J'en ai dix-neuf.

—Et bien ! parole d'honneur, vous ne les paraissez pas.

—C'est possible, répondit Léon Randal avec insouciance en faisant le geste de friser sa moustache absente.

Il tira de sa poche un petit sac de velours vert, brodé de soie et d'or, et un cahier de papier de riz et, prenant dans le sac une ou deux pincées de tabac turc, il se mit à rouler un *papetio* avec toute l'adresse d'un bachelier de Salamanque ou d'un muletier de Ségovie.

—Un peu de feu, s'il vous plaît, mon brave, dit-il ensuite au conducteur qui lui tendit sa pipe embrasée, et le vit avec une admiration profonde avaler sa fumée et la rendre tantôt par une narine, tantôt par l'autre.

—Peut-être bien que vous êtes voyageur du commerce pour les vins fins et les eaux-de vie ?